

avancée par Mathesius en 1931, et je peux ajouter que c'était aussi le point de vue de Hjelmslev. Si je ne me trompe, les auteurs ne discutent pas cette théorie, à laquelle il faut avant tout opposer l'argument suivant: Pourquoi le système latin, si son évolution était vraiment dirigée par des tendances inhérentes au système même, ne s'est-il pas développé de manière identique dans toutes les langues romanes?

Les trois auteurs proposent de résoudre l'énigme du système stable mais qui change néanmoins en le concevant non comme un tout homogène, mais comme une structure hétérogène contenant un nombre de sous-systèmes et de systèmes individuels entre lesquels les innovations peuvent se propager. En adoptant ce point de vue, nos auteurs trouvent plus appropriées que celles de Saussure les idées de Hermann Paul sur l'histoire linguistique! Cette manière de considérer la langue comme une structure hétérogène composée de beaucoup de sous-systèmes était d'ailleurs une idée favorite de Hjelmslev. Les trois auteurs ont certainement raison d'y voir la meilleure possibilité d'expliquer le passage d'un système à un autre, étant donné que l'influence des facteurs extérieurs et intérieurs s'exerce d'abord dans un système particulier, ensuite, par contact, dans d'autres systèmes, le bilinguisme étant encore une fois au centre des considérations de Uriel Weinreich.

Knud Togeby
COPENHAGUE

Langue française

JEAN DUBOIS: *Grammaire structurale du français: la phrase et les transformations*.

Larousse, Paris, 1969, 187 p.

Cette troisième partie de la *Grammaire structurale* de Dubois est introduite par une discussion serrée (pp. 6-19) des méthodes de la linguistique moderne, discussion qu'on peut diviser dans une critique du structuralisme traditionnel (par quoi il faut entendre avant tout les «écoles» de Genève, de Prague et de Copenhague et la linguistique américaine avant Chomsky) et un aperçu des principes de la grammaire générative. De la partie critique, on retient en particulier le chapitre intitulé «Acquis et limites du structuralisme linguistique» (pp. 10-13), qui est une présentation sommaire, mais loyale du structuralisme traditionnel. A part le problème du sujet parlant et de la situation, Dubois trouve deux inconvénients principaux à la linguistique structurale non-générative: celui de *la créativité du langage* et celui de *l'histoire*. Le premier de ces inconvénients est difficile à nier (bien qu'on puisse en discuter l'importance). Quant au problème de l'histoire, il nous semble y avoir bien moins d'évidence. Dubois a certes raison de dire qu'«il y a pour le structuralisme une difficulté à se mouvoir sur un axe différent de celui sur lequel il s'est placé préférentiellement, celui de la synchronie.» (p. 12), mais cette considération devrait plutôt conduire à ne pas formuler, à l'heure actuelle, de jugement définitif sur l'utilisation des méthodes structurales en linguistique diachronique, et c'est sous-estimer la linguistique structurale que

d'en faire une discipline exclusivement synchronique et de dire avec Dubois que la minimisation de l'histoire lui est inhérente.

C'est la grammaire générative qui servira d'inspiration à l'auteur. Le premier chapitre, «La phrase minimale» (pp. 20-42), contient une analyse de la phrase de base ($P \rightarrow SN + SV$) et des premières dérivations: phrase prédicative, phrase active, phrases négative et interrogative, phrase pronominal. La transformation négative avait été déjà traitée plus longuement dans le deuxième volume,¹ mais Dubois la reprend ici, en y ajoutant un certain nombre de précisions, notamment concernant la hiérarchie des transformations. Les exemples qu'il choisit sont en général heureux, mais nous voudrions revenir sur quelques-unes de ses conclusions qui nous paraissent téméraires.

L'analyse de la phrase minimale à deux arguments (*L'enfant est malade*), est appliquée également à des exemples comme *L'enfant vit*, où le verbe intransitif est décomposé en *être* + adjectif: *L'enfant est vivant*. Nous acceptons volontiers cette analyse et les arguments que Dubois propose à son appui (pp. 21-22), mais elle se heurte évidemment, comme l'auteur l'a bien vu, aux cas où un verbe, par ailleurs défini comme intransitif, est suivi d'un complément d'objet, par exemple quand il s'agit de la figure étymologique: *Pierre vit une vie dangereuse*. Dubois veut parer à cette difficulté en parlant d'un type spécial de complément, qui serait toujours muni d'«un qualificatif ou d'un complément du nom (*une vie dangereuse, sa vie, une vie de chien, etc.*)», et la phrase aurait la même structure profonde que des phrases comme *Pierre vit dangereusement, Pierre vit seul*. Or, il paraît que l'emploi de ces verbes avec un complément d'objet est trop étendu pour permettre une telle analyse: *tirer la leçon des événements qu'il avait vécus* (*Le Monde*).² Dubois irait-il jusqu'à interpréter *événements* comme *vie* + qualificatif? Mieux vaudra, à notre avis, accepter la faculté de ces verbes de prendre un complément, en parlant de transitivité latente ou, avec Blinkenberg, de verbes occasionnellement transitifs.

La méthode générative permet, dans beaucoup de cas, de révéler qu'une même structure superficielle remonte à des structures de base différentes, correspondant à des sens différents, ainsi *Je construis une maison* (pp. 23-24): *Je construis moi-même la maison* (emploi actif) et *Je fais construire la maison* (emploi factitif). On peut accepter cette distinction, même si l'on n'est pas convaincu de son utilité. Nous avons plus de peine à suivre Dubois quand il applique la même analyse au déterminatif, où l'auteur voit, de même, une convergence de deux structures profondes différentes responsables des deux nuances de l'article: *L'homme est un animal parlant* (article générique; «référence au dictionnaire») et *L'homme me regarda et sourit* («référence au contexte»). Ici, il nous paraît beaucoup plus indiqué de voir la différence référentielle dans le syntagme verbal (présent, forme non-marquée, en face du passé simple), de même qu'à la page 96, où l'argument est repris à propos des nominalisations infinitives.

Le chapitre sur «La dérivation» (pp. 43-52) est formé comme une confron-

1: Larousse, Paris, 1967.

2: cit. Andreas Blinkenberg. *Le Problème de la transitivité en français moderne*. Copenhague 1960, p. 107.

tation de la dérivation en «linguistique descriptive» et en linguistique transformationnelle. La notion de dérivation revêt un caractère fondamentalement différent dans les deux courants linguistiques, comme Dubois ne manque pas de le souligner. Précisons que ce n'est que dans cette comparaison qu'il est juste de dire, en parlant de la dérivation en linguistique structurale, que «Cette analyse a deux conséquences essentielles: elle minimise le rôle de la syntaxe dans la dérivation et elle accorde une importance particulière au «mot» comme unité constitutive de l'énoncé» (p. 43).

Le noyau du livre est le chapitre sur la *nominalisation*, divisé dans «Les nominalisations affixales» (pp. 69-92) et «La nominalisation infinitive» (pp. 93-112) et introduit par un aperçu sur les différentes procédures de nominalisation, traitant aussi de la nominalisation simple: *Pierre a un chapeau* → *Le chapeau de Pierre* (pp. 53-68). A propos de la transformation infinitive *Je pense que je suis malade* → *Je pense être malade*, l'auteur formule une règle, ou plutôt «deux règles croisées» (p. 65), selon lesquelles, dans cette transformation, le sujet de la complétive est effacé (tandis que le verbe copule subsiste), ce sujet étant identique à celui de la phrase matrice. Au contraire, dans *Je crois que Pierre est malade* → *Je crois Pierre malade*, où les deux sujets sont différents, le sujet de la complétive est maintenu, alors que la copule est effacée.

Si l'on veut maintenir cette règle d'effacement, que Dubois utilise encore p. 94, à propos de phrases comme *Je pense venir*, il faut en tout cas en modifier considérablement l'une et l'autre partie. Dans la première transformation, rien ne s'oppose à l'effacement de la copule même si les deux sujets sont identiques: *Je me crois malade*,³ tout aussi bien que *Je crois Pierre malade*. Quant à la seconde règle, il est évidemment exact que le sujet de la complétive subsiste, mais cela n'entraîne pas toujours l'effacement de la copule, bien que les constructions comme *parce qu'elle le savait être le plus pur parmi les purs* (Georges-Michel)⁴ soient rares. Ce qu'il faut dire, c'est que la construction incriminée par l'auteur n'est possible que si le sujet de la complétive est un pronom: *Je le crois être malade*, restriction qui rend compte également du seul cas où ces constructions sont fréquentes, à savoir dans les propositions relatives: *une femme d'âge moyen, que je compris être sa fille* (Laerettele).⁴

Les pages sur «Les auxiliaires et les modalités» (pp. 113-27) contiennent une interprétation intéressante, en partie basée sur l'excellente analyse de Gross,⁵ du syntagme *aller* + infinitif (pp. 115-18), et, en particulier, des verbes *devoir* et *pouvoir* (pp. 118-22). Contrairement à Toegeby,⁶ qui admet un inventaire assez étendu d'auxiliaires, à savoir les verbes modaux, et à Ruwet,⁷ qui n'en tient pas

3: voir les exemples chez Poul Høybye, *L'Accord en français contemporain*, Copenhague 1944, § 153.

4: cit. Kr. Sandfeld, *L'Infinitif*, 1943, § 130.

5: *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du verbe*, Paris 1968, pp. 12-15.

6: *Structure immanente de la langue française*, 2e éd., Paris 1965, pp. 149-50.

7: *Langages* 4, 1966, pp. 119-21 et *Introduction à la grammaire générative*, Paris 1967, pp. 185-88.

compte, Dubois, rejoignant par là Benveniste,⁸ garde deux auxiliaires modaux, *devoir* et *pouvoir*, et, dans une analyse encore plus fine, il cherche à aller plus loin en assumant pour ces deux verbes un double statut de verbes auxiliaires et de verbes ordinaires.

Soulignons que partout dans ces chapitres, comme dans ceux qui suivent («Pluriel et collectif. Les affixes collectifs» (pp. 128-37), «Les adjectivisations» (pp. 138-61), «Diminutifs, augmentatifs et péjoratifs» (pp. 162-167) et «Les prépositions et la préfixation» (pp. 168-84)), l'auteur rend compte, avec beaucoup de soin, des règles morphophonologiques des transformations.

Le livre n'est pas une introduction à la grammaire générative, du genre de celle de Ruwet, mais il en est au contraire une application. Si la lecture est parfois difficile, cela tient surtout au caractère concentré de l'exposé, mais, néanmoins, on ne peut s'empêcher de penser que certains passages auraient pu être formulés avec plus de clarté. Par exemple, le chapitre, d'ailleurs excellent, sur les deux types de relatives, mises en rapport avec les deux positions de l'adjectif épithète (pp. 30-31) est brouillé par l'emploi, assez inutile, des termes *contingente* et *nécessaire* à côté de *déterminative* et *explicative*.

Un grand mérite du livre est son souci constant de confronter les méthodes de la grammaire générative avec celles du structuralisme traditionnel. Nous avons déjà fait allusion à plusieurs de ces confrontations, qui donnent à l'ouvrage une haute actualité; on peut ajouter en particulier l'excellent chapitre sur «Le mot et le morphème» (pp. 65-68). Cette évolution de la linguistique moderne apparaît d'ailleurs directement dans la distance parcourue par Dubois depuis le premier volume de la *Grammaire structurale*.⁹

Malgré la critique que nous avons formulée, qui a été surtout une critique de détail, il faut conclure que cet ouvrage, à côté de son intérêt théorique dont nous venons de parler, est une application pratique de la grammaire générative d'une très grande valeur. Avec les deux volumes précédents, il constitue une œuvre qui fera date dans l'histoire de la linguistique française.

Gerhard Boysen

ODENSE

HELGE NORDAHL: *Les systèmes du subjonctif corrélatif. Etude sur l'emploi des modes dans la subordonnée complétive en français moderne.* Universitetsforlaget, Bergen-Oslo, 1969, 271 p.

Le goût des études sur le subjonctif semble s'être particulièrement bien développé en Scandinavie: ces dernières années ont vu paraître toute une série d'ouvrages sur l'emploi des modes.¹ Soutenue à l'Université de Bergen le 31 mai 1969,

8: *Structure des relations d'auxiliarité*, Acta Linguistica Hafniensia IX, 1965, pp. 1-15.

9: Larousse, Paris, 1965.

1: Lars Börjeson: *La fréquence du subjonctif dans les subordonnées complétives introduites par «que» étudiée dans des textes français contemporains*, Studia